

## Texte – Jean-Pierre Le Dantec

« Lire au jardin » - samedi 2 juin 2018 au jardin du [Petit Palais](#)

### ALPHAND, JARDINIER DE PARIS

Il y a des hasards qui n'en sont peut-être pas. Récemment par exemple, je me suis rendu au Petit Palais pour y revoir les Courbet exposés dans la grande galerie. J'avais en tête de m'attarder devant l'une de ses grandes compositions des années 1850 qui, si elle n'était pas restée à l'état d'ébauche, aurait constitué le pendant « urbain » de *l'Enterrement à Ornans*.

Tout oppose, sinon leurs dimensions hors normes, le *Départ des pompiers courant à un incendie* au rassemblement hiératique des villageois d'Ornans autour de leur curé devant la fosse ouverte dans le cimetière. Cette fois, c'est Paris qui sert de décor, un Paris nocturne aux façades lépreuses où, sur une place chichement éclairée par un seul bec de gaz, au milieu des curieux, une compagnie de pompiers aux casques luisants traîne en courant une pompe à feu vers le foyer d'un incendie dont on ne distingue ni l'origine, ni le lieu. Contrairement à *l'Enterrement* où, au dire du peintre, « cinquante personnages, grandeur nature, avec paysage et ciel pour fond » sont figés, chacun dans leur posture sociale, sur une « toile de vingt pieds de longueur sur dix de hauteur », cette fois c'est l'agitation qui domine, une agitation presque frénétique propre au « grand désert d'hommes » qu'est, au dire de Baudelaire, la ville de l'ère industrielle. Devant cette confusion, encore accentuée par l'inachèvement de la toile, on ne peut s'empêcher de rêver à la réplique moderne de *La Ronde de nuit* qu'aurait pu devenir cet immense « tableau parisien », si Courbet n'avait pas été contraint d'abandonner sa réalisation. Une lettre du peintre explique ce renoncement : comme le capitaine des pompiers figuré sur la toile était Victor Frond « officier des sapeurs-pompiers qui vient d'être expédié à Lambessa (c'est-à-dire au bagne d'Algérie) pour avoir insurrectionné sa caserne », lui-même aurait « pu subir le même sort ». Et Courbet précise qu'il lui « est interdit de continuer jusqu'à nouvel ordre » cette œuvre pour laquelle il avait pourtant obtenu, avant le coup d'état du 2 décembre 1851, l'autorisation d'installer son atelier dans la caserne de pompiers dirigée par Frond.

Désirant mieux saisir la composition d'ensemble de cette toile gigantesque, j'ai pris du recul, et c'est alors que le pseudo hasard annoncé plus haut m'a pris à contre-pied. En élargissant sa focale, mon regard est tombé sur un tableau voisin, certes connu de moi à travers des reproductions, mais que je ne savais pas être exposé ici, au Petit Palais : le portrait, plutôt réussi, d'un bourgeois âgé, portant barbe blanche, redingote et chapeau haut de forme, qui tient dans sa main gauche une liasse de documents tandis que sa main droite est plongée dans la poche de son habit. Placé à proximité de celui (par Courbet) de Proudhon, assis en blouse à côté de livres et de notes manuscrites, ce portrait d'un notable forme, avec celui de l'auteur de *Philosophie de la misère*, un contraste absolu.

De fait, Adolphe Alphand – le bourgeois en question, portraituré un an avant sa mort (1889) par, nouveau paradoxe, un admirateur de Courbet, Alfred Roll - fut un haut fonctionnaire aux idées très éloignées de celles, plus ou moins révolutionnaires, des poètes, des peintres et des penseurs liés à « la bohème » comme Baudelaire, Courbet et Proudhon. Et il fut aussi, on peut le parier, un ennemi du communard Courbet, acharné comme ses pareils à faire payer le « déboulonnage » de la colonne Vendôme au champion du réalisme

en peinture. Reste que cet homme fut le bras droit d’Haussmann sous le Second Empire, le tout puissant patron des « Travaux de Paris » de 1871 jusqu’à l’Exposition universelle de 1889 (celle qui nous a légué la Tour Eiffel) et, par-dessus tout, le concepteur du système des « Promenades de Paris », autant dire d’une part décisive des jardins actuels de notre capitale.

Vous l’aurez compris : comment le spécialiste de l’art des jardins que je suis réputé être aurait-il pu, poussé par un hasard l’ayant conduit de Courbet vers Alphand au cours d’une visite au Petit Palais, résister au plaisir de rendre hommage, dans le petit jardin où nous nous trouvons, conçu une dizaine d’années après sa mort par un de ses disciples, Jules Vacherot, à l’œuvre jardiniste d’Adolphe Alphand ? Et ce, d’autant que ce haut fonctionnaire dont la gloire avait fini par éclipser celle d’Haussmann, a quasiment disparu de la mémoire des Parisiens ?

Né à Grenoble en 1817, Alphand entre dans le corps des ingénieurs des Ponts et chaussées à sa sortie de l’Ecole Polytechnique, avant de rejoindre Bordeaux où il fait construire un quai vertical permettant aux vaisseaux d’accoster, avant de gérer l’assainissement des Landes jusqu’à Arcachon. Deux rencontres décisives infléchissent alors sa carrière : celle d’Haussmann, préfet de la région et partisan déclaré du futur Napoléon III, et celle de Barillet-Deschamps, horticulteur virtuose établi à Blaye.

Le coup d’état du 21 décembre 1851 réussit, Haussmann est nommé préfet de Paris en charge des « embellissements » voulus par le nouvel Empereur qui, pour des raisons d’hygiène, de mobilité et d’ordre public, exige le « percement » de larges voies rectilignes dans le tissu serré du vieux Paris et, d’autre part, la création de nombreux parcs et jardins. C’est cette seconde tâche qui est confiée à Alphand, secondé par Barillet-Deschamps qui s’avère rapidement être un jardinier-paysagiste au talent si exceptionnel que ses collaborateurs le compareront à Le Nôtre. En ingénieur pétri d’un rationalisme teinté de positivisme, Alphand conçoit et entreprend la mise en place, au sein de la ville en remodelage complet, d’un système hiérarchisé d’espaces végétalisés : aux voies nouvellement percées, des plantations d’arbres d’alignement ; aux quartiers, des squares publics (contrairement à ceux de Londres qui sont entretenus par leurs propriétaires riverains) ; aux grands secteurs de la capitale, des parcs, aménagés ou réaménagés selon les principes de l’art des « jardins paysagers » ; à la ville dans son ensemble (qui vient elle-même d’englober sa première couronne banlieusarde), deux grands bois totalement réaménagés selon les mêmes principes paysagers. L’ensemble étant doté de fabriques, d’édicules, de lampadaires, de grilles et de mobilier (corbeilles, bancs, fontaines, etc.) traités dans un esprit reflétant le modernisme industriel : luxueusement à l’Ouest (bourgeois et riche), plus modestement à l’Est (pauvre et populaire). De la sorte, c’est tout le paysage urbain de la capitale qui se trouve transfiguré selon une image relativement unifiée : celle qui demeure encore, aujourd’hui, emblématique de Paris.

Parmi ces créations jardinistes décrites en détails (y compris avec le coût des opérations), grâce à un nombre considérable de gravures, dans un ouvrage colossal intitulé *Les Promenades de Paris* signé par Alphand, un chef-d’œuvre émerge, à mes yeux : le parc des Buttes Chaumont dont le pittoresque échevelé nous ramène à la littérature. N’est-ce pas Aragon qui, dans un des plus beaux textes du *Paysan de Paris*, a célébré cette merveille comme une œuvre mi surréaliste, mi inspirée par les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne ?

Jean-Pierre Le Dantec